

UN HÉROS TRÈS DISCRET

de Jacques AUDIARD

FICHE TECHNIQUE

Pays : France

Durée : 1h47

Année : 1996

Genre : Comédie dramatique

Scénario : Jacques AUDIARD, Alain LE HENRY d'après *Un héros très discret* de Jean-François DENIAU

Directeur de la photographie : Jean-Marc FABRE

Son : Jean-Pierre DURET

Décors : Dominique DOURET

Costumes : Caroline DE VIVAISE

Montage : Juliette WELFLING

Musique : Alexandre DESPLAT

Coproduction : Alicéleo / Cofimage 7 / Lumière / Studio Images 2

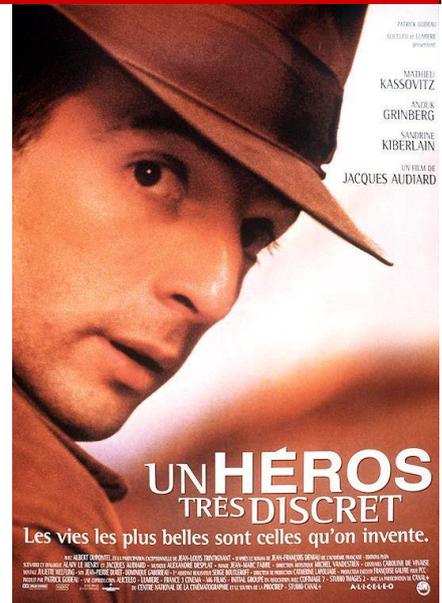
Distribution : AFMD

Casting : Florence BOTEL, Serge ONTENIENTE

Interprètes : Mathieu KASSOVITZ (Albert Dehousse), Anouk GRINBERG (Servane), Sandrine KIBERLAIN (Yvette), Jean-Louis TRINTIGNANT (Albert Dehousse âgé), Albert DUPONTEL (Dionnet), Nadia BARENTIN (la femme du Général), Bernard BLOCH (Ernst), François CHATTOT (Louvier), Philippe DUCLOS (Caron), François BERLÉAND (Monsieur Jo), Bruno PUTZULU (Meyer)

Sortie : 15 mai 1996

Prix du scénario Festival de Cannes 1996



SYNOPSIS

Albert est élevé seul par sa mère dans une petite ville du Nord. Le culte d'un père mort héroïquement dans les tranchées n'est pas pour rien dans son goût pour les histoires d'aventuriers. La découverte des causes réelles de la mort de son père est une rupture. La guerre 39-45 va créer des circonstances qui vont bouleverser sa vie : il va quitter sa femme et sa région pour Paris, puis, petit à petit, se fabriquer une identité de résistant passé par Londres. Il finit même par être pris par un héros de la Résistance, ce qui lui vaudra d'être promu lieutenant-colonel de l'armée d'occupation en Allemagne.

AUTOUR DU FILM

Filmographie du réalisateur

1994 *Regarde les hommes tomber*

1996 *Un héros très discret*

2001 *Sur mes lèvres*

2005 *De battre mon cœur s'est arrêté*

2009 *Un prophète*

DÉCOUPAGE

(L'intervention d'une voix off est signalée : **V-O**.)

1'30''

Albert âgé (Trintignant) raconte une histoire : « [...] Les vies les plus belles sont celles qu'on invente [...] ». »

Silhouette floue.

Titre du film.

Orchestre de chambre.

Un généalogiste : « Et les Dehousse étaient connus à Lambersart. »

Plan en travelling d'une rue de la ville.

Travelling accéléré d'arbres le long d'une route.

Court de tennis que regarde Albert ; retour à l'intérieur de la chambre ; le dictionnaire : le mot « tennis ».

[...]

Gros plan sur le portrait du père que la **voix off** complète.

Albert a 12 ans, Albert et sa mère qui pleure, qui se plaint.

Dictionnaire sur le mot « juif ».

Albert lit un livre d'aventures.

Soldats de plomb, vers de terre.

Albert joue avec un copain qui conteste l'héroïsme de son père. Il lui donne son sac pour connaître la vérité.

Dîner avec sa mère : « Ça veut dire quoi, cirrhose ? » « C'est des mensonges ! »

Le portrait photographique du père s'anime de manière caricaturale.

V-O : « C'est ainsi que sans le savoir, Albert fit sa première expérience du mensonge. »

Plans accélérés d'Albert tennisman.

V-O : « Il serait un héros. »

[...]

V-O : « 1939. Albert est réformé car fils unique. La guerre commence, mais la France n'est envahie qu'en mai 1940 ; les Allemands à Lambersart. Albert a 22 ans. »

Court de tennis vu de la chambre, Albert compte les points. Cette fois, ce sont des soldats allemands.

V-O : « Les Alliés bombardent. »

La cave sert d'abri pendant les bombardements. Albert fait la rencontre d'Yvette qui travaille chez Martel : « J'écris des romans », lui apprend Albert.

Chambre d'Albert, qui effectivement écrit, mais surtout qui recopie un livre dont il s'approprie les histoires.

Albert lit son roman à Yvette ; Radio Londres ; rencontre avec Yvette la nuit dans le jardin.

Albert continue son roman.

V-O : « Albert « adopté » par la famille Caron. Il apprend de nouveaux mots. »

Maison d'Albert, photo du Maréchal Pétain.

V-O annonce qu'Albert et Yvette vont se marier ; le couple au lit.

[...]

Séquence d'actualités : le départ des volontaires pour l'Allemagne à Marseille et à Paris.

Caron transforme son gendre en représentant de commerce et lui donne une leçon : comment « gonfler les mots », « j'ai pas dit mensonge ! »

Le généalogiste évoque son emploi du moment : « J'ai retrouvé les traces d'Albert. »

V-O sur l'emploi à la maison Martel. Plan sur le registre de la maison Martel.

Albert à vélo arrive sur les lieux d'une embuscade tendue aux Allemands par des résistants qui lui demandent de partir vite.

V-O : les Anglais à Lambersart, après le débarquement du 6 juin 1944 en Normandie.

Le généalogiste avec une dame de Lambersart. On évoque la Libération.

V-O qui raconte l'attitude de Mme Dehousse, qui, en échange, obtient une pension.

Albert rentre à la maison et découvre sa mère tondu. Yvette s'en prend aux résistants responsables et évoque l'existence d'un réseau auquel Caron participe. « Pourquoi vous ne m'avez rien dit ? »

Albert au chevet de sa mère.

Dans le jardin, il regarde la maison d'Yvette.

[...]

V-O puis Albert âgé (Trintignant) qui évoque son départ : « Vous auriez été anéantis. »

Locomotive, Albert sur le quai avec son vélo, il monte dans le train.

Orchestre de chambre.

Yvette va déclarer la disparition de son mari « il y a plus de deux mois ».

[...]

« Paris, décembre 1944 » apparaît en titre.

Albert fait la manche la nuit devant une boîte de nuit ; il va faire la rencontre de Dionnet : « Tu t’y prends comme un manche » ; leçon.

Albert mangeant avec Dionnet aperçoit ses galons et découvre qu’il était à Londres, les « pieds-paquets le mardi ».

[...]

Un éditeur, Antoine Ferrier ; c’est l’éditeur du roman de Dionnet. « J’ai connu le capitaine en 1956, il avait trois ou quatre noms. »

[...]

Dionnet s’occupe de lui trouver une chambre ; il lui trouve un emploi de voiturier.

[...]

Actualités de la Libération.

La voix de l’éditeur décrit la situation. Quelqu’un lui avait dit : « Quand ils étaient là, au moins, c’était organisé. »

[...]

Dionnet lui conseille de tout inventer et lui dit qu’il va remplir.

Albert en costume de portier rencontre un monsieur à qui il souhaite une bonne année.

Dionnet lui montre une photo de M. Jo avec Otto Abetz, l’ambassadeur d’Allemagne. « Rendre service, c’est le secret. »

[...]

Albert employé chez M. Jo. Il fait rentrer les visiteurs.

V-O : « Il écrit 2 500 cartes de vœux. »

Albert lit une revue sur les FFI dans sa chambre. Il est relancé par une fille qui frappe à sa porte.

[...]

L’éditeur lit le livre. Dionnet parle de Dehousse dans son livre, il l’a nommé Valentin.

[...]

Albert et Dionnet : « On vit un moment formidable », « talent et imagination ».

Albert marche dans la rue et assiste à l’arrestation de M. Jo.

Albert au restaurant attend le Capitaine Dionnet et apprend qu’il est parti ; « va pour les pieds-paquets » ; il se lance dans l’étape n°1 de la falsification.

[...]

Dans la rue où il court sous la pluie, un passant le prend pour quelqu’un d’autre. Pris pour un ancien d’un réseau.

Dans sa chambre, il se remémore les retrouvailles de deux anciens de réseau. Nervoix est un nom à retenir.

Nouveau logement : il achète les journaux issus de la Libération et découpe les articles. Il s’imprègne.

[...]

Actualités évoquant les procès de la Libération ; il est dans la salle.

[...]

Un historien, Pascal Cervoni, a repéré Dehousse assistant à des procès, d’abord au fond, puis au premier rang.

[...]

Le logeur lui réclame son loyer.

[...]

Voix d’Albert âgé (Trintignant) évoquant ce moment de sa vie.

[...]

Albert commence son plan avec les Louvier en parlant de sa « pension de militaire » ; Louvier se laisse prendre.

Albert prend l’identité d’un Lieutenant.

V-O : le 24 mars, Albert, dans le journal *Franc Tireur*, découvre une invitation des anciens du réseau Servier.

Albert s’introduit dans la soirée en mystifiant une secrétaire. Son nom va entrer dans les fichiers.

Albert peaufine sa présentation : « Albert Dehousse, enchanté ! » « Que des Anglaises... » Il fréquente de plus en plus les réunions de réseaux, continue à apprendre : plan du métro de Londres.

[...]

Actualités évoquant les camps.

Albert assiste au retour des prisonniers, il réussit à se faire filmer.

Les Louvier au cinéma : le fils reconnaît Albert sur l’écran.

Albert chez les Louvier ; il dit avoir approché le Général ; la tête de lapin, les cours au fils Louvier.

[...]

Dans une réception, interpelle un ancien des réseaux, Henri Denoix ; avec le coup des « pieds-paquets », il réussit à se faire passer pour un des leurs.

V-O : il rentre dans les intimes de Nervoix. Il entre ainsi dans la Résistance.

Il est interpellé par quelqu'un à qui le nom Dehousse dit quelque chose ; il s'en tire en passant pour un juif ayant pris un pseudonyme.

[...]

Témoignages divergents d'anciens résistants. Un semble l'avoir connu, un autre non, un troisième lui attribue la formule « La guerre, il y a ceux qui en parlent, et ceux qui l'ont faite. »

Embarqué au ministère devant la famille Louvier, il se croit perdu, mais c'est le contraire, on compte sur lui pour aider à choisir un « bon » résistant.

Un historien : « Il connaissait bien les réseaux, mais comment a-t-il pu rentrer au ministère ? »

On lui donne un bureau au ministère.

Dans sa chambre, il continue à bâtir sa légende. « Des explosifs, ils ne me croiront jamais ! »

Dans une réception, le Commandant le présente. Il raconte ses exploits dans une gare (valise remplie de « linge de maison ») sous le regard de Servane qui va l'entreprendre.

Le Général Boquillon : « Vous êtes discret, vous servirez en tant qu'officier ; Lieutenant-Colonel, en dessous, les Allemands ne comprennent pas. »

Gros plan sur le sourire d'Albert.

Albert enfant dans des mouvements de gymnastique accélérés, déjà vus au début (sans les raquettes).

Orchestre de chambre.

« Allemagne, 1945 » apparaît en titre.

L'éditeur lit le roman, « le Capitaine séduit par une apparition, il reconnaît Albert. »

V-O sur actualités montrant l'Allemagne vaincue, sur Albert en Allemagne distribuant des vivres sur la route.

Travelling accéléré sur des arbres et maisons urbaines, sur pages de guide feuilleté.

Baden-Baden.

V-O : la vie en zone d'occupation, c'est la vie de château. Ils nous ont occupés pendant quatre ans, c'est bien notre tour.

Le Lieutenant-Colonel Dehousse est présenté à tous les officiers du château.

V-O : « On a tout de suite vu qu'il n'avait pas la tête de l'emploi », dit le Commandant.

Témoignages de deux militaires de Baden-Baden.

Albert travaille avec application : « Vérifiez deux fois tout le temps. »

Albert, derrière le grillage, de plain pied.

Albert assez ridicule pendant la partie de tennis : « J'ai reçu une balle dans le poumon » ; le doute continue.

Albert est informé que la Générale donne des réceptions. Il apprend à danser la valse.

Albert très doué pour repérer les faux patriotes... Il rit de ses succès.

Ralenti d'une danse fantasmée de la Générale.

Dans une réception, danse avec Servane qui le séduit.

[...]

V-O : le service d'action psychologique obtient des résultats significatifs : « On ne s'était pas trompé sur lui. »

Albert s'en tire encore une fois dans le vestiaire des douches quand Boutin met en doute sa blessure.

Boutin, l'officier jaloux : « Je n'ai jamais eu de chance. » « Je vais mourir en Indochine en 1953 ! »

Repas d'officiers ; Albert avec Servane.

[...]

Albert âgé (Trintignant) : « Quand toute votre vie n'est qu'un mensonge... »

[...]

Albert et Servane au lit : « Tu le savais depuis le début. »

Malaise perceptible d'Albert.

Albert au domestique allemand qui lui montre sa famille en photo : « C'est une vie de merde » ; bagarre...

[...]

Le Colonel Dehousse face à un gros problème : dans la forêt, des Français sous uniforme allemand (Division Charlemagne) sont arrêtés. « Qu'est-ce qu'on va en foutre ? » Albert au pied du mur.

Plan en noir et blanc des cadavres des soldats et des oies (sans son).

Albert dans son bureau rédige une lettre d'aveu.

V-O lit la lettre.

Au lit avec Servane, il pleure.

V-O qui explique que sa vie inventée s'arrête là. Il a fallu éviter le scandale. Yvette et Servane suivent un procès qui condamne Albert pour bigamie.

Albert encore derrière un grillage, mais celui de la prison.

Albert âgé (Trintignant) : « Vous sentez cette lumière... » « Des braves types dans notre genre. »

Interviews sur la suite de sa vie : le ministre Aldouy qui évoque son entrée au Ministère de l'Aménagement, le Recteur de l'Université de Niamey, un commissaire de police et d'autres encore...

Orchestre de chambre.

Fin.

PISTES PÉDAGOGIQUES

Pourquoi et comment veut-on passer pour un héros ?

- Le contexte familial et social

Milieu modeste, situation d'enfant unique.

Culte du père : l'enfant a facilement le statut de fils de héros. Plusieurs indices montrent que sa mère n'a pas toujours son écoute : son regard quand elle crie « Albert !! », la scène de la soupe au dîner.

Goût pour l'aventure, ceci étant lié à la lecture. Il cultive vite le sens de l'identification aux héros.

La recherche de l'évasion : quitter un milieu somme toute fermé. Le tennis n'était sans doute pas pour lui.

- Un événement déclencheur

La découverte de la vérité sur la mort de son père est un choc : l'idole serait morte de cirrhose. On lui a menti. Son père tombe du piédestal, mais sa mère montre sa vraie nature : il lui fallait toucher la pension...

Plus tard, il n'hésitera guère à quitter et sa femme, et sa mère, et sa région.

Quand il commence à écrire, son goût pour l'aventure s'arrange fort bien de sa capacité à copier effrontément les romans des autres.

Le mensonge sur son père est donc fondateur.

- Des circonstances exceptionnelles : la guerre

Le début de la guerre n'a pas d'effet important sur son évolution : cela commence mal pour un héros, car il est réformé en 1939. Cependant, c'est l'occasion de rencontrer Yvette et sa famille, d'où le mariage. C'est à ce moment qu'il devient représentant. Quand il échappe au STO, il acquiert un peu le statut de vrai résistant. Sa présence à Paris le met au contact de toute une population qui est amenée à se cacher, à dissimuler.

C'est la fin de la guerre qui favorise son plan, le contact direct avec les résistants rentrés de Londres ou des maquis. Les réseaux étant très divers, cloisonnés, opaques pour l'extérieur, une usurpation identitaire est possible. Il va donc se faire passer pour un résistant revenu de Londres. Puis il va devenir militaire avec un grade élevé dès le départ.

- Une formation continue

La mère : mensonge initial sur l'histoire du père soldat.

Le père Caron formant le représentant de commerce à tromper le client.

Dionnet lui donnant des leçons de mendicité, l'incitant à « tout inventer ».

Dionnet lui montre la photo dans le journal de quelqu'un qui semble être un faux résistant de Londres ; « Moi, j'étais à Lourdes ! »

Même le fils Louvier lui donne des leçons d'Anglais.

- Le hasard

Les rencontres dues au hasard jouent un grand rôle, Dionnet est sans doute la plus décisive.

C'est aussi le hasard qui lui fait rencontrer un logeur ancien combattant ; sans cela, pas de pitié pour le mauvais payeur qu'il était ! C'est le hasard qui l'amène au lieu de réunion du réseau Servier. Hasard encore, en Allemagne, quand Dionnet croise Albert, « la magie... » Pas de rencontre, mais Dionnet alimente son livre.

- Le talent

Il a reçu les leçons utiles de son entourage, mais Albert a des talents.

Il joue et répète comme un grand acteur, il peaufine les dialogues, il apprend les mots, découpe les journaux. Il s'imprègne : apprentissage par l'imitation. Il fréquente les bons endroits, se fond dans le paysage. Il se fait photographe, filmer, pour forger des preuves. Grand menteur, il devient expert reconnu : on le sollicite pour débusquer d'autres menteurs.

Il se tire de situations difficiles, par exemple :

- ses difficultés pour payer le loyer l'amènent à imaginer sa pension de lieutenant,
- quand on croit connaître un Dehousse qui avait demandé une pension de guerre,
- quand on ne le reconnaît pas comme ayant fréquenté Londres,
- quand il est piégé dans les douches sur sa soi-disant blessure.

Il fait preuve de maîtrise dans des circonstances délicates, par exemple :

- quand on l'embarque manu militari : il croit qu'on l'arrête, mais en fait, on a besoin de le consulter,
- il doit assumer son rôle de colonel et décider d'exécuter ou d'arrêter les Français de la LVF dans la forêt.

Les moyens mis en œuvre

- Une narration du genre biographique

Les séquences dans lesquelles apparaît Albert, de son enfance à la fin, à son procès, suivent une chronologie simple à suivre, sans de véritables retours (flashbacks) ; quasiment toutes ces séquences sont en couleurs. Elles passent pour des séquences de fiction classique.

Jacques Audiard ajoute à cela des séquences d'actualité de l'époque (passages soulignés sur le séquençier), elles donnent une charpente chronologique supplémentaire et inscrivent encore plus l'histoire d'Albert dans l'Histoire.

La chronologie est encore soulignée par une voix off (extérieure et neutre) qui fait le point sur la vie d'Albert à cet instant ; ces passages (une quinzaine) forment des bribes d'une véritable biographie.

On trouve en plus des interventions de témoins et de spécialistes se penchant sur l'histoire d'Albert. On peut voir ces personnes comme des garantes de la véracité de l'histoire d'Albert. On ne retrouve pas d'acteurs connus ; on y croit davantage. L'aspect contradictoire de ces témoignages ajoute à l'aspect trouble de l'histoire. Ces moments sont signalés sur le séquençier par un symbole.

Enfin, Albert âgé (Trintignant) intervient également à plusieurs reprises (cinq fois) (en gras sur le séquençier). On n'y trouve ni explications factuelles complètes, ni excuses, mais plutôt les sentiments éprouvés à tel ou tel moment. Il a par exemple le recul nécessaire pour reconnaître que le mensonge ne lui permettait pas une liaison stable avec une femme.

Quelques plans en forme de titre pour situer des dates ou des lieux : Paris 1944, Baden-Baden...

Les deux séquences montrant l'enfant gymnaste battant des bras comme un papillon :

- la première fois : c'est l'enfant qui se veut fort pour devenir un héros invincible,
- la deuxième fois : Albert a réussi à devenir quelqu'un, il est Lieutenant-Colonel.

A ces deux séquences, assimilables à de l'animation, presque comiques, on peut ajouter la séquence d'animation grotesque du portait photographique du père alcoolique.

A noter l'introduction de séquences non chronologiques et non directement narratives : celles de l'orchestre de chambre (quatre fois).

Les séquences illustrant la confusion entre ces différents niveaux de narration : Meyer et Leguen sont dans le film (« fiction »), mais interviennent aussi comme « témoins ».

Boutin l'officier clairvoyant mais malchanceux ; il est dans la partie « fictionnelle » mais intervient comme « appelé à témoigner plus tard » ; en regard caméra, il annonce qu'il va mourir en 1953 (anticipation ou prolepse).

- Aspects techniques

- Les plans

Le film est plutôt très découpé, les plans étant nombreux et courts. Le récit s'étalant sur une période assez longue, cela permet de garder un certain rythme, une fluidité qui correspond bien au sujet.

Le film utilise majoritairement les gros plans. A ces plans, correspond souvent un cadrage dans l'axe, assez frontal, quand on saisit l'expression de peur, de doute, d'étonnement d'Albert; pour traiter de la biographie, du mensonge et du secret, c'est cohérent. Le gros plan a encore sa justification dans le traitement des témoignages. Albert (Trintignant) peut se permettre en plus le regard caméra, rarissime en fiction mais d'usage courant en reportage.

Les plans d'ensemble sont plus rares, et les plans généraux encore plus. Ils peuvent alors s'expliquer par la situation en groupe (restaurants, réunions, couloir du ministère, vestiaires des douches, raid dans la forêt allemande).

Plan intéressant d'Albert de dos dans le bureau où il rédige sa lettre d'aveu : au sommet de sa réussite, dans la beauté du lieu, il est bien seul : la distance entre le spectateur et Albert rappelle la distance entre Albert enfant et le court de tennis (rêve et fin d'un rêve).

Pas de grands plans-séquences.

Pas de plans « esthétisants », mais on est forcément sensible à un plan à valeur picturale : Albert dans la chambre veillant sa mère qui vient d'être tondu.

Mis à part les travellings liés à une accélération, les grands travellings sont rares : Albert marchant dans la rue ou courant à Paris, Albert arrivant en Allemagne occupée. Dans ce dernier cas, on crée un effet « filmage d'actualités ».

Les axes de prises de vues sont toujours cohérents : contre-plongée dans des escaliers ou plongée sur Albert lisant dans sa chambre, sur les bureaux des militaires en Allemagne, sur le trottoir des prostituées, ce qui correspond au regard d'Albert par exemple.

- Le montage

Le montage prend une grande importance quand le film est très découpé, que le rythme est soutenu, et que les sources narratives sont multiples : toutes les formes de montage sont présentes.

Petits fondus enchaînés pour lier les plans d'Albert enfant en activité dans sa chambre.

Surimpressions des plans d'arbres, de maisons, pour l'arrivée en Allemagne.

Montage cut : Dionnet lui demande où il va dormir / Albert se réveille dans sa chambre : valeur d'ellipse ; Albert au lit avec Servane / échange vif avec le domestique allemand : valeur d'ellipse ; séquence rencontre avec M. Jo / Dionnet montre la photo explicative à Albert.

Fondu au noir : danse avec Servane / au lit avec Servane ; exécution des Français / séquence d'actualités.

Les champs/contre-champs sont eux aussi faits de plans très serrés : ceux de l'intimité familiale, de l'intimité amoureuse, mais aussi ceux entre Albert et Dionnet (apprentissage).

Mais la forme de montage la plus fréquente est une couture entre des plans qui sont liés par le son : musique ou interventions parlées. Ces chevauchements se retrouvent presque à chaque intervention de la voix off.

Le son arrivant en avance, anticipant, ou le son débordant sur la séquence suivante. L'effet obtenu donne une sensation de fluidité, d'entraînement, de rythme ; le héros est poussé vers l'avant. On a aussi avec ce système de montage un aspect polyphonique qui correspond bien à cette histoire écrite à plusieurs voix.

- Cas particulièrement intéressants :

Le dernier plan de la séquence d'actualités montrant le retour des camps est celui des lettres KZ sur le dos d'un prisonnier ; le premier plan de la séquence suivante, c'est la même chose : le dos d'un déporté.

Au début de la séquence Allemagne occupée, les actualités cinématographiques montrent la distribution de vivres aux Allemands par les armées alliées ; le dernier plan de cette séquence est greffé sur le premier plan de celle où l'on voit Albert distribuer des vivres aux Allemands.

C'est à rapprocher des séquences qui évoquent les procès : Albert est filmé dans un tribunal ; une autre fois, c'est une photo qui le montre dans un tribunal. L'effet produit par l'addition des modes de narration et l'effet produit par ce montage glissant de l'un à l'autre sont dans une grande cohérence.

- La répétition

Plusieurs séquences se répètent ou plutôt reviennent : l'orchestre, le tennis, le gymnaste.

La séquence évoquant l'arrivée des Allemands commence par un plan avec une moto en amorce, la séquence évoquant l'arrivée des Anglais commence de la même manière.

Certaines répétitions sont liées à l'apprentissage (cours de Caron à Albert).

- La lumière

Beaucoup de séquences en soirée ou la nuit, sombres en tout cas, ce qui correspond à l'esprit du film : la discrétion, le secret, le mensonge. On parle volontiers des « années noires » ; l'évocation de cette période peut donc se faire en privilégiant ces lumières discrètes. L'arrivée en Allemagne s'accompagne de plans souvent plus larges et plus lumineux.

- La musique

Elle joue un rôle important ; il est difficile de signaler son intervention sur le séquenceur. L'orchestre intervenant au début et dans l'image finale, on le relie forcément au récit lui-même, il l'introduit et il le clôt, en montrant d'ailleurs les archets en suspension : tout le film se confond avec le morceau. La biographie d'Albert est construite pas des séquences d'origine diverses, par des voix différentes, tout comme les instruments de l'orchestre se répondent, s'opposent, se complètent : polyphonie dans le son et la biographie.

Beaucoup d'exemples de changements de statut du son ; ils sont liés au type de montage. Le plus simple : le son provenant du quintet quand l'orchestre est à l'image : son in qui devient ensuite son off quand la musique continue sur une autre séquence.

Autres pistes de recherche

- La guerre

Ce film n'est pas vraiment un film sur la guerre ; il n'y a pas lieu d'en faire un thème d'étude privilégié. (En classe de 3^e et au lycée, on a suffisamment de repères pour suivre la chronologie.) Si besoin est, on peut rafraîchir les connaissances et apporter des précisions sur des allusions ou des faits.

M. Jo : on reconnaît sans peine une figure de la collaboration économique dont le nom est d'ailleurs visible dans le film : Joseph Joanovici (1905-1965) est un ferrailleur d'origine roumaine qui fut le fournisseur des Allemands, donc collaborateur (condamné en 1949), mais aussi un soutien de la Résistance. Figure trouble donc. Rapprocher Albert de ce personnage est astucieux car ils illustrent ce qu'a permis cette époque, pour de bonnes ou de mauvaises raisons : le mensonge, la dissimulation, le double langage...

L'armée française fut bien une armée d'occupation de l'Allemagne : le sud (Forêt noire, la haute vallée du Rhin).

Il est vrai aussi que des civils, au titre de la résistance, étaient intégrés dans l'armée, mais le plus souvent, ces civils étaient des officiers de réserve ou avaient déjà été dotés de grades dans les maquis, dans les réseaux : exemples Chaban-Delmas devenu général de brigade en 1944, le colonel Fabien, le colonel Rémy... 30 000 officiers FFI furent intégrés dans l'armée. Le cas d'Albert reste quand même un peu exceptionnel.

On pouvait bien sûr trouver en Allemagne des soldats français enrôlés dans la Division Charlemagne (SS), mais la majorité disparut sur le front russe. Ce qui les attendait, c'était bien ce que montre le film.

Deux points qui apparaissent dans le film sont prétextes à un débat intéressant :

- Résister ou collaborer ?

Les résistants du début furent peu nombreux, bien que jeunes parfois (lycéens parisiens par exemple), mais la création du STO relança ce dilemme : partir travailler en Allemagne ou rentrer en résistance ou encore se cacher. Laval revenu au pouvoir début 1942 lance la relève et à partir de 1943, le STO devient obligatoire. On peut rechercher dans le film des éléments qui auraient pu pousser Albert dans un sens ou dans l'autre.

- L'image de la résistance ?

Michel Jacquet écrit dans *Travelling sur les années noires* que ce film « illustre une France passive, spectatrice puis mythomane... » Quelques plans sont cruels : des passants regardant passer les Allemands rentrant à Lamdersart ; ce sont les mêmes plus tard qui regardent arriver les Alliés.

- La vie sentimentale du héros

Si l'on choisit le biais du portrait pour aborder le film, on s'arrêtera sur sa vie sentimentale.

Elle n'est pas pour lui le moyen de réaliser son rêve ; ce sont toujours les femmes qui vont vers lui, Yvette comme Servane ou encore Odette. Dionnet ira même jusqu'à le croire homosexuel. C'est amusant de le voir habiter dans une rue où travaillent des prostituées. L'une d'entre elles lui donne encore comme un cours tant elle le trouve introverti.

Servane : « Tu te sens bien avec moi ? Tu ne le dis jamais ! »

C'est drôle de voir que sa bigamie est la seule chose qu'on retienne contre lui.

Après l'épisode de la mère tondu, c'est Yvette qui prend les initiatives. Au bal, c'est Servane qui conduit la danse. On n'oubliera pas, pour expliquer cet aspect, l'image encombrante du père et la mère castratrice.

- La morale dans tout cela

- Le mensonge

Le mensonge de la mère.

Le mensonge fait bon ménage avec la guerre. On peut partir en guerre sur un mensonge, la propagande ment : « Radio-Paris ment, Radio-Paris ment, Radio-Paris en allemand ! », entendait-on à la radio de Londres. Les papiers, les identités, sont faux. Il faut mentir pour survivre parfois.

Un mensonge intéressant : quand Albert raconte ses faits de résistance dans la gare : il décrit en fait une scène réelle qu'il a bien vécue : son arrivée à la gare avec son vélo et sa valise de représentant.

- Le héros discret, le faux héros

Antinomie : héroïsme et discrétion.

Le héros doit alors donner suffisamment de preuves de son héroïsme, mais pas trop pour ne pas être démasqué. On peut repérer les manœuvres d'Albert pour éviter cet écueil. Mais, en face, ceux qui doutent sont une menace. A noter qu'Albert, une fois « militarisé », ne semble pas avoir le bon profil : il a aussi un handicap : aucune décoration ! Mais sa discrétion devient un atout pour le service psychologique...

Albert est rendu plutôt sympathique. Rechercher pourquoi. Le fait qu'il ne soit pas motivé par l'argent joue beaucoup. Cependant, les interviews de la fin du film évoquant une carrière politique peuvent mettre de la grisaille au portrait, il devient un homme politique comme les autres...

On quitte le film avec l'impression que c'est vraiment difficile de différencier un vrai héros de cette époque de celui qui s'est vanté de ses exploits de résistant. L'auteur n'a pas pris parti et laisse le spectateur libre de prendre position.

- Pour prendre du recul

La construction du film qui fait osciller sans cesse entre mensonge et réalité est telle qu'on arrive à douter de témoignages sûrs et que des témoins présentés comme des références propagent sans le vouloir des erreurs. On peut en trouver des exemples. Attention car la démarche d'un romancier ou d'un cinéaste est de créer une dramaturgie, de mettre en scène ; ce n'est pas la démarche de l'historien. Albert, se fabriquant petit à petit une vie imaginaire en s'imprégnant de ce qui l'entoure, est dans une sorte de création romanesque dont on voit également les difficultés comparables aux angoisses de la page blanche. Si l'on ajoute l'insertion des musiciens du quintet, on peut généraliser à toute création artistique.

Analyse de séquence

Il peut être intéressant de regrouper plusieurs séquences attachées par une thématique originale.

- Le tennis qui intervient trois fois

Albert enfant regarde un match de tennis / Albert découvre les Allemands jouant au tennis / le Lieutenant-Colonel Dehousse joue au tennis.

Albert regarde le match depuis la lucarne de sa chambre, il doit se hisser et ne voit que de loin cette activité qui du même coup est montrée comme inaccessible. Ce plan souligne ses désirs, ses frustrations d'enfant. Clivage social car le tennis est plutôt réservé à la bourgeoisie. On peut penser que pour devenir un héros, Albert devra faire de la musculation (cf. l'animation).

Albert regarde les Allemands jouer au tennis, ils se sont appropriés son rêve, tout s'écroule, surtout pour la France, qui vient de subir une humiliante défaite. Ambiguïté du regard d'Albert : est-il admiratif ?

Albert, devenu Lieutenant-Colonel, est contraint de jouer au tennis, le tennis risque de le démasquer. Sa musculature ne suffira pas, et dans sa formation, il a oublié les cours de tennis. Ridiculisé, il arrive à s'en sortir, mais il a eu chaud. Vraiment le tennis n'est pas fait pour lui.

- L'expression par le regard

Deux séquences se prêtent à un rapprochement :

1. Albert, représentant placier pour la maison Martel sur son vélo, tombe sur une embuscade tendue par des résistants. Ils viennent de tuer des soldats allemands. Regard d'Albert sur les corps; un long plan montre en contre-champ une voiture qui s'éloigne rapidement. Une voix intime à Albert l'ordre de déguerpir, plan insistant sur le jeune et beau résistant qui fixe aussi Albert.

L'effet obtenu : sidération d'Albert, frustration aussi, car il se voit bien à la place du résistant en qui il a vu le héros qu'il rêve d'être. Mais de plus, on retrouve la distance qui séparait Albert enfant des joueurs de tennis.

2. Le château en Allemagne : Albert, avec Meyer, regarde de l'extérieur le château en légère contre-plongée pendant la réception de la générale. Plan d'un regard envieux, suivi d'un plan du château éclairé la nuit (caméra objective). Cut. On se retrouve au sous-sol pour découvrir Albert prenant un cours de danse. Albert utilise aussi la domesticité pour arriver à ses fins. Il existe une continuité entre le regard d'Albert sur les lustres des grands hôtels parisiens où se retrouvent les résistants et ce regard sur le château en Allemagne.

Deux séquences permettant également l'étude du regard, avec en plus l'étude du placement dans l'espace :

1. Albert et Yvette une fois la mère tondue. Elle donne l'occasion de traiter de l'ambiguïté des sentiments, de découvrir les rapports d'Albert avec les deux femmes. Albert est sidéré par ce qu'on a fait à sa mère, mais il est encore plus bouleversé qu'Yvette lui ait caché que la famille Caron résistait : le cadrage et la distance entre les personnages vont dans ce sens.

La suite est aussi très intéressante et constitue peut-être le cœur du film :

- dernier plan de séquence de la mère tondue,
- plan dans le jardin : Albert regarde la maison des Caron où il y a de la vie, mais une distance est déjà dessinée,
- Yvette le cherche du regard à travers la vitre, mais il échappe à son regard ; c'est un champ/contre-champ triste, qui se termine sur les yeux d'Albert dans le feuillage, la voix de Trintignant commence à intervenir,
- plan de Trintignant dont on entendait la voix,
- plan de la locomotive dont le bruit commençait sur le visage de Trintignant.

C'est le cœur du film si l'on considère que son départ, nécessaire pour devenir un héros, est lié à deux drames vrais : ce qui arrive à sa mère, l'abandon d'Yvette et de cette famille chaleureuse. Il faut y ajouter l'incompréhension d'avoir été tenu à l'écart.

2. La convocation d'Albert au ministère qui est filmée comme une véritable arrestation ; le regard exprime cette fois la peur : profondeur du champ qui permet d'apercevoir la famille Louvier et regards dans le couloir du ministère.